



Chroniques du Monde émergé

Licia TROISI

ISBN : 978-2-266-17695-8

444 pages

19 €

1

Salazar

Le soleil inondait la plaine. C'était un automne particulièrement clément : l'herbe, encore d'un vert vif, ondulait autour des murs de la cité comme les vagues d'une mer tranquille.

Installée sur la terrasse au sommet de la tour, Nihal goûtait le vent du matin. C'était le point le plus élevé de Salazar, et c'est de là qu'on jouissait du plus beau panorama de la vallée qui se déroulait sur des milles et des milles, à perte de vue. La cité, avec ses cinquante étages d'habitations et de boutiques, dominait cette étendue sans limites : une unique tour, immense, qui abritait une métropole de quinze mille personnes, entassées sur ses mille pieds de hauteur.

Nihal aimait rester ici seule, laissant la brise jouer avec ses longs cheveux.

Elle s'asseyait sur une pierre les jambes croisées, les yeux fermés, son épée de bois à la taille, comme le font les vrais guerriers. Quand elle était ainsi tout là-haut, elle se sentait apaisée. Elle pouvait se concentrer sur elle-même, sur ses pensées les plus secrètes et sur cette vague mélancolie qui l'étreignait parfois, ce long murmure qui s'élevait de temps à autre du fond de son âme.

Mais ce jour-là, Nihal était d'une tout autre humeur. C'était un jour de bataille, et elle regardait la plaine comme un capitaine pressé de se jeter dans la mêlée.

C'était un petit groupe de gamins de dix à quinze ans. Tous des garçons, sauf elle.

Tous assis, sauf elle, debout au milieu d'eux. Elle était leur chef. Elle, une adolescente mince et élancée, avec de longs cheveux bleus flottant autour de sa tête, des yeux violets pleins de vie, et de grandes oreilles pointues. Malgré son air fluet, les gamins étaient suspendus à ses lèvres.

— Aujourd'hui, nous combattons pour prendre les maisons abandonnées, dit-elle. Les fammins y règnent en maîtres. Ils ne savent rien de nous, et ils ne s'attendent pas à notre arrivée. Nous les aurons par surprise et les vaincrons avec nos épées.

— Quel est le plan ? demanda un petit garçon grassouillet.

— Nous descendrons en rangs serrés jusqu'à l'étage au-dessus des boutiques, puis nous couperons par les conduits de manutention, derrière le mur ; de là, nous déboucherons directement dans leur cachette. Nous les attaquerons par-derrière : si nous ne nous faisons pas remarquer, ce sera un jeu d'enfant. Je partirai en tête du groupe avec l'escadron d'attaque.

Plusieurs de ses compagnons hochèrent la tête d'un air décidé.

— Puis viendront les archers.

Trois garçons approuvèrent, la fronde à la main.

— Et, pour finir, les fantassins. Vous êtes prêts ?

Un chœur enthousiaste lui répondit.

— Alors, allons-y !

Nihal leva son épée en l'air et se jeta dans le passage qui conduisait de la terrasse à la tour, suivie par le reste de la bande.

La petite troupe marcha en rangs serrés à travers les corridors qui parcouraient le cercle intérieur de Salazar, sous les regards mi-amusés, mi-agacés des habitants de la ville qui connaissaient bien les batailles épiques de Nihal et de sa bande.

— Bonjour, général !

Nihal se retourna. Un petit être, à peine aussi haut qu'elle, trapu et le visage mangé par une épaisse barbe, lui faisait face : un gnome. Il la salua d'une révérence cocasse.

Nihal arrêta ses soldats et s'inclina à son tour.

— Toujours à la chasse aux ennemis ? demanda le personnage.

— Toujours. Aujourd'hui, nous devons faire déguerpir les fammins.

— C'est ça, comme tous les jours... À ta place, par les temps qui courent, je ne prononcerais pas ce nom avec autant de désinvolture. Même pour jouer !

— Nous, on n'a pas peur ! hurla un garçon au fond.

Nihal sourit d'un air effronté :

— En effet, nous n'avons pas peur. D'ailleurs, de quoi te soucies-tu ? Les fammins ne sont sympathiques à personne, et puis la Terre du Vent est encore libre.

Le gnome éclata de rire et lui dit en clignant de l'œil :

— Fais comme tu veux, général. Bonne bataille !

Ils descendirent un à un les étages de la tour, au pas cadencé et en rang, comme de vrais soldats. Ils passèrent devant les maisons et les boutiques, parmi le mélange incroyable de races et de langues de la population de Salazar, suivant à chaque niveau les longs corridors, éclairés à intervalles réguliers par le soleil qui tombait des fenêtres ouvertes sur le jardin central.

Toutes les tours de la Terre du Vent possédaient un profond puits qui avait une double fonction : éclairer les habitants de la cité, et accueillir une petite zone cultivée, composée de nombreux potagers et de quelques vergers.

Nihal s'engagea avec assurance dans une ruelle parallèle, où elle ouvrit une vieille porte vermoulue. Derrière, l'obscurité était totale.

— Nous y voilà !

La jeune fille prit un air solennel :

— À présent, nulle place pour la peur. Comme d'habitude. Notre devoir ne nous permet pas de faiblir.

Les autres acquiescèrent avec sérieux et se glissèrent dans la galerie.

On n'y voyait rien. L'air était épais et dense, saturé par l'odeur de renfermé.

Au bout de quelque temps, toutefois, leurs yeux s'habituaient à l'obscurité et ils parvinrent à distinguer les marches d'un escalier humide qui s'enfonçait dans les ténèbres.

— Tu es sûre que ce n'est pas aujourd'hui qu'ils doivent réparer le mur ? lança un des enfants. J'ai entendu dire qu'il y avait des fissures par ici...

— Ils sont déjà passés, répondit Nihal. Je me suis renseignée, figure-toi ! Allez, trêve de bavardages, à l'action !

Le bruit de leurs pas résonna dans le conduit encore un bon moment. Et puis ce fut le silence.

— Nous y sommes, annonça Nihal en retenant son souffle.

C'était toujours comme ça avant l'attaque : le cœur s'affolait dans sa poitrine et le sang cognait à ses tempes. Elle aimait osciller ainsi entre le désir et la peur de se battre.

Ses doigts tâtèrent le mur pour trouver enfin une porte en bois. Elle colla son oreille à la paroi et réussit à capter les voix des jeunes garçons de l'autre côté.

— Toujours nous, se plaignait l'un d'eux. J'en ai assez de faire le fammin !

— À qui le dis-tu ! La dernière fois, Nihal m'a couvert de bleus.

— Et moi, elle m'a cassé une dent...

— Quand Barod était le chef, c'était chacun son tour, au moins.

— Peut-être, mais avec Nihal on s'amuse beaucoup plus. La vache, quand on se bat, on dirait que c'est pour de vrai ! Je sens quelque chose, là, à l'intérieur... C'est comme si j'étais un vrai soldat !

— Il n'y a pas à dire, c'est elle la plus forte ! Il est juste qu'elle commande.

Nihal se détacha du mur et dégaina silencieusement son arme. D'un grand coup de pied elle enfonça la porte et fit irruption à l'intérieur en hurlant, suivie par sa troupe.

La grande pièce était pleine de poussière. D'épaisses toiles d'araignées pendaient aux fenêtres. C'était une riche maison abandonnée, comme toutes les habitations de cet étage. Six gamins étaient assis par terre, chacun avec une hache de bois dans la main ; bien qu'ils soient pris à l'improviste, ils se levèrent comme un seul homme, et la bataille commença.

Nihal se démenait telle une furie : elle se jetait violemment sur les ennemis, et son épée frappait sans relâche. Dans le feu du combat, les adversaires passèrent de pièce en pièce, traversant toute la maison jusqu'au couloir extérieur.

Le groupe armé d'épées avait le dessus. On commençait à entendre les gémissements des autres, qui reculaient devant les coups.

— Retraite ! cria le chef des fammins, et ceux qui en étaient encore capables se sauvèrent en courant vers l'escalier.

— Suivons-les ! répondit Nihal en se lançant derrière eux.

Un de ses combattants la retint par le bras :

— Pas dans les boutiques, Nihal ! Si mon père me prend encore une fois à faire des bêtises là-bas, il me tue !

Nihal se dégagea :

— Mais non ! On va juste les rattraper, et puis on se sauve !

— De pire en pire..., murmura l'enfant entre ses dents, sans pouvoir faire autrement qu'obéir à son capitaine.

Tous se ruèrent dans les escaliers et se mirent à les dégringoler comme des forcenés, l'arme au poing, vers l'étage des boutiques.

La plupart des magasins exposaient leurs marchandises dans une vitrine. Mais il y avait aussi de nombreux vendeurs, surtout ceux de fruits et légumes, qui avaient dressé des tables à tréteaux dans la ruelle. La petite troupe lancée au galop heurta l'une d'elles, bousculant quelques clients.

— Maudits casse-cou ! hurla le marchand, hors de lui. Nihal, cette fois ton père va m’entendre !

Mais Nihal continua à poursuivre les fuyants. Quand elle courait ainsi, l’épée à la main, elle se sentait invincible.

Les siens avaient déjà capturé les fammins. Il ne restait qu’à attraper leur chef.

— Je m’en occupe ! hurla-t-elle à son armée en imposant un effort supplémentaire à ses jambes.

Elle accéléra et arriva sur les talons de son ennemi. Son souffle chatouillait maintenant la nuque du garçon. Il se jeta dans les escaliers et tomba violemment deux étages plus bas. Il se releva en grimaçant de douleur, vérifia s’il était au bon étage, et plongea par la fenêtre.

Nihal se pencha dehors : dans leur course folle, ils avaient dévalé toute la tour. Sa proie était blottie en plein milieu d’un des potagers du jardin central. Nihal sauta sans crainte, atterrit en souplesse et se lança l’épée au poing vers son adversaire, qui levait déjà les mains en l’air.

— Je me rends, lâcha-t-il, le souffle court.

Nihal s’approcha :

— Compliments, Barod. Tu es devenu drôlement rapide !

— C’est sûr, avec toi dans mon dos...

— Tu t’es fait mal ?

Barod jeta un regard sur ses genoux écorchés.

— Je ne suis pas aussi agile que toi. En tout cas, la prochaine fois, tu choisis quelqu’un d’autre pour faire le chef des fammins ! Moi, j’en ai assez : j’ai encore des bleus partout...

Le rire de Nihal fut interrompu par une voix furieuse :

— Encore toi ! Damnation ! Là, c’en est trop !

— Oh-oh ! Baar ! gémit Nihal.

Elle aida Barod à se relever, et les deux enfants se mirent à courir entre les pieds de salade.

— Inutile de vous enfuir, je sais qui vous êtes ! hurla la voix.

Lorsqu’ils arrivèrent au bout du jardin, Nihal se retourna vers son compagnon et lui dit :

— Toi, tu rentres chez toi ! Je m’occupe de lui.

Barod ne se le fit pas répéter.

Nihal elle, afficha son air le plus impassible et attendit l’arrivée du paysan, un vieillard édenté dont la colère semblait sourdre par toutes les rides de son visage.

— J’ai déjà dit à ton père que si je t’attrapais encore par ici, il devrait payer pour les dégâts, cria-t-il. Aujourd’hui, trois salades à jeter, hier les courgettes... Sans parler de toutes les pommes que tu m’as volées !

Nihal prit un air contrit :

— Cette fois, je suis innocente, Baar ! C’est que mon ami est tombé de la fenêtre là-haut, et je suis descendue pour l’aider.

— Ça fait des siècles que tes amis tombent dans mon potager et que tu viens les aider ! Si vous avez le vertige, tenez-vous loin des fenêtres !

Nihal hocha la tête, la mine désolée.

— Tu as raison, excuse-moi. Cela ne se reproduira plus jamais, fit-elle avec une expression tellement angélique que la colère du paysan parut fondre.

— Bon, ça va ! Disparais ! Mais dis à Livon que ça lui coûtera un autre limage de mes faucilles gratis.

— Oui, c’est ça !

La jeune fille lui lança un baiser et se sauva aussi vite que ses jambes le lui permettaient.

L’armurerie de Livon se trouvait à l’étage des boutiques, juste au-dessus des écuries et de l’entrée de Salazar, une lourde porte en bois à deux battants avec des montures en fer sur les

côtés et de larges gonds, haute de plus de trente pieds. Le bois usé portait encore les traces de bas-reliefs sculptés dans un lointain passé, mais les figures étaient si élimées que, à part quelques chevaliers et quelques dragons, il était difficile de distinguer quoi que ce soit.

Comme beaucoup de commerçants, Livon habitait dans sa boutique : cela lui permettait de gagner du temps et d'économiser le coût d'un loyer. Le seul dommage était le désordre qui y régnait, aggravé par l'absence dans les lieux d'une présence féminine digne de ce nom. Comme Livon était armurier, la maison était pleine d'outils, d'armes, de blocs de métal et de morceaux de charbon.

Nihal ouvrit la porte en grand.

— Je suis rentrée ! lança-t-elle. Et je suis affamée !

Ses paroles furent couvertes par le vacarme. Dans un coin, Livon frappait avec un gros marteau une pièce de métal chauffé à blanc, d'où s'échappaient des milliers d'étincelles qui retombaient en cascade sur le sol. C'était un grand homme à l'épaisse chevelure de jais, entièrement recouvert de suie. Seuls ses yeux brillaient dans son visage noir comme de la houille.

— L'Ancien ! s'égosilla Nihal.

— Ah, c'est toi..., fit Livon en s'essuyant la sueur du front. Comme tu n'arrivais pas, j'avais un travail pour demain.

— Tu veux dire que tu n'as rien préparé ?

— On n'avait pas décidé que, une fois par semaine, ce serait à toi de cuisiner ?

— Si... Mais je suis tellement fatiguée !

— Attends, attends. Ne me dis rien : je parie que tu as été jouer avec ta bande d'enragés, comme d'habitude.

Silence.

— Et, comme d'habitude, à l'étage des maisons abandonnées.

Silence.

— Et peut-être même que pour la énième fois vous avez terminé dans le champ de Baar...

Cette fois, le silence se fit coupable. Nihal ouvrit le garde-manger et prit une pomme.

— Tu sais quoi ? Ne te fais pas de souci, je vais manger ça, annonça-t-elle en sautillant de façon à se mettre, mine de rien, hors de portée de Livon.

— Bon sang, Nihal ! Combien de fois je t'ai dit de ne pas jouer dans les jardins ? Ici, ce n'est qu'un cortège de personnes qui viennent se plaindre et réclamer des réparations gratis !

Nihal s'assit, l'air peiné :

— C'est que, quand on se bat...

Livon poussa un soupir excédé et se mit à couper des légumes pour le repas :

— Ne me raconte pas de bêtises ! Si tu veux jouer, joue. Mais ne dérange personne !

Nihal leva les yeux au ciel : toujours les mêmes histoires...

— Ne fais pas le raseur, l'Ancien...

L'homme lui jeta un regard de travers :

— Tu ne pourrais pas m'appeler papa, de temps en temps ?

Nihal arbora un petit sourire malicieux :

— Allez, papa ! Dis ce que tu veux, je sais que cela te rend fier que je sois forte à l'épée...

De mauvaise grâce, Livon lui mit une assiette de crudités devant les yeux.

— C'est ça, mon déjeuner ?

— Oui, c'est ce que mangent les jeunes filles qui s'obstinent à jouer les garçons manqués. Si tu avais respecté le pacte et fait la cuisine, nous aurions eu quelque chose de chaud.

Il s'assit à côté d'elle et s'attaqua à ses légumes en maugréant dans sa barbe. Puis il reprit :

— Ce n'est pas que je sois mécontent...

Nihal rit sous cape. Livon résista encore quelques instants et se mit à rire à son tour :

— Allez, ça va. Tu as raison. Moi, je t'adore comme tu es, mais les autres... Tu as déjà treize ans... À ton âge, les filles doivent se marier...

— Et qui l'a dit ? Tu crois que je vais rester enfermée toute ma vie, à reprendre des vieilles chaussettes ? Il n'en n'est pas question. Moi, je veux être un guerrier !

— Il n'y a pas de guerriers femmes, objecta Livon.

Sa voix trahissait cependant un orgueil mal dissimulé.

— Alors, je serai la première !

Livon sourit et ébouriffa d'une main les cheveux de sa fille :

— Tu es vraiment une sale gamine ! Des fois, je me dis que ce qu'il t'aurait fallu, c'est une mère...

— Ce n'est pas ta faute si maman est morte, répondit simplement Nihal.

— Non, acquiesça Livon, ce n'est pas ma faute.

Sur sa femme, Livon laissait planer le plus obscur mystère. Nihal s'était rendu compte très tôt que chaque enfant de Salazar avait un papa et une maman ; sauf elle. Toute petite, elle avait commencé à poser des questions, auxquelles Livon avait toujours donné des réponses vagues et confuses. Tout ce qu'elle en avait appris, c'est que sa mère était morte ; mais elle ne savait ni où ni en quelles circonstances.

— Comment était-elle ?

— Très belle.

— Oui, mais comment ?

— Comme toi, les yeux violets et les cheveux bleus.

À chaque fois qu'elle abordait le sujet, Livon perdait son sang-froid, et Nihal avait compris au fil du temps qu'il valait mieux éviter d'en parler.

Elle changea de sujet :

— Tu m'as toujours dit ceci : tu voulais que je sois une personne forte, que je suive mes propres désirs... C'est ce que j'essaie de faire.

Avec sa fille, Livon avait le cœur tendre : ces paroles lui firent venir les larmes aux yeux.

— Viens là, dit-il, et il la serra dans ses bras à lui faire mal.

— Tu m'étouffes, l'Ancien...

Nihal fit mine de se dégager, mais en réalité elle appréciait ce geste d'affection plus qu'elle ne voulait le montrer.

Dans l'après-midi, ils s'adonnèrent à leur activité habituelle : forger des armes.

Livon n'était pas seulement le meilleur armurier du monde connu (et peut-être même des autres) : c'était un artiste. Ses épées étaient des armes incroyables, d'une beauté époustouflante ; elles savaient aussi s'adapter à leurs propriétaires et exalter leurs capacités. Il façonnait des lances pointues comme des aiguilles et tranchantes comme des rasoirs, ornées de motifs sinueux qui, loin d'appesantir leur ligne, en rehaussaient le dessin.

Il était capable de marier le summum de l'efficacité à la splendeur de l'élégance ; il traitait ses armes tels des enfants ; c'était ses créatures, et il les aimait tendrement. Il adorait son travail parce qu'il lui permettait à la fois d'exercer son inspiration créatrice, qui semblait inépuisable, et de mettre à l'épreuve ses capacités techniques.

Chaque nouvelle arme était un défi lancé à son habileté d'artisan ; et, d'œuvre en œuvre, il tentait des expériences toujours plus hardies, utilisait de nouveaux matériaux, cherchait des formes d'une audace croissante, qu'il associait à des innovations techniques sans cesse plus subtiles.

La renommée de Livon était si grande qu'il ne manquait jamais de travail. Depuis longtemps, un peu par nécessité et un peu par pur plaisir, il se faisait aider par Nihal.

Pendant qu'elle lui passait le marteau ou qu'elle actionnait le soufflet, il lui offrait les perles de la sagesse des guerriers.

— Une arme n'est pas seulement un objet : pour un guerrier, son épée est comme un de ses membres. C'est une compagne fidèle qu'il n'échangerait contre aucune autre au monde : ils sont inséparables. Et pour un armurier, une épée est comme un enfant. De même que la Nature donne vie aux créatures de ce monde, l'armurier forge la lame avec le feu et le fer, disait Livon, en appuyant sa phrase d'un rire tonitruant.

Il n'était pas étonnant que Nihal, avec un père qui vivait pour ses épées, entouré de soldats et chevaliers, soit devenue aussi rebelle et aussi peu féminine.

Ils étaient absorbés par la fabrication d'une épée lorsque Nihal relança un de leurs éternels débats :

— Hé, l'Ancien...

— Mmm...

Livon abattit le marteau sur la lame.

— Je voulais te demander...

Un autre coup.

— Quand est-ce que tu me donnes une vraie épée ? dit-elle d'un air innocent.

Le marteau de Livon s'immobilisa dans l'air. Il soupira et se remit à battre l'acier :

— Tiens-moi cette pince.

— Ne change pas de sujet !

— Tu es trop petite.

— Ah oui ? Par contre, je ne suis pas trop petite pour me chercher un mari !

Livon lâcha son marteau et se laissa tomber sur une chaise, résigné :

— Nihal, nous en avons déjà parlé : une épée n'est pas un jouet.

— Ça, je le sais. Et je sais aussi comment on s'en sert, et même mieux que tous les garçons de la cité !

Livon soupira de nouveau. Il avait souvent pensé à offrir une épée à Nihal, mais la peur qu'elle ne se blesse l'en avait toujours dissuadé. D'un autre côté, il se rendait bien compte qu'elle faisait des prodiges avec son épée de bois ; et quand elle s'essayait avec une vraie arme, il était évident qu'elle en connaissait autant les risques que les pouvoirs.

Mesurant que les certitudes de son père étaient ébranlées, Nihal repartit à la charge :

— Alors, l'Ancien ? Dis ?

Livon regarda autour de lui.

— On verra, fit-il, sibyllin.

Il se leva et se dirigea vers les étagères où il conservait ses œuvres les plus accomplies, celles qu'il réalisait sans répondre à une commande, pour le plaisir. Il prit un poignard et le montra à Nihal :

— Celui-là, je l'ai fabriqué il y a quelques mois...

C'était une très belle arme : le manche était taillé en forme de tronc d'arbre, avec à une extrémité les racines et à l'autre deux branches entrecroisées qui s'élargissaient de part et d'autre ; d'autres rameaux en sortaient, et s'enroulaient encore jusqu'à se fondre dans la lame.

Les yeux de Nihal brillèrent :

— Il est à moi ?

— Il est à toi si tu me bats. Si c'est moi qui gagne, tu cuisines et tu fais le ménage pendant un mois.

— Ça me va ! Seulement, toi tu es grand et fort, alors que je suis encore une petite fille, n'est-ce pas ? C'est bien ce que tu répètes sans arrêt ? Alors, pour équilibrer les chances, tu devras rester dans l'espace de trois planches du parquet.

Livon sourit :

— Cela me semble légitime.

— Alors, donne-moi une épée, dit Nihal, excitée à l'idée de poser les mains sur l'acier.

— Il n'en est pas question ! J'utiliserai moi aussi le bois.

Ils se mirent face à face au centre de la pièce, Nihal avec son épée de bois à la main, et Livon avec un bâton.

— Prête ?

— Bien sûr !

Le duel commença.

Nihal n'était pas dotée d'une très grande résistance physique, et sa technique n'était pas impeccable, mais elle palliait ces faiblesses par l'intuition et la fantaisie. Elle parait tous les assauts, choisissait le moment juste pour attaquer, et sautait de droite à gauche avec une surprenante agilité. C'était là toute sa force, et elle le savait.

Livon se sentit fier de ce garçon manqué aux longues tresses bleues qui lui faisait face. Soudain, le manche de bois lui échappa des mains et s'en alla heurter les lances appuyées contre le mur.

Nihal lui pointa son épée sur la gorge :

— Qu'est-ce qui t'arrive, l'Ancien ? Tu oublies les bases du combat ? Te laisser désarmer par une gamine... ?

Livon lui ôta son épée de bois et alla prendre le poignard sur l'étagère. Il le lui tendit :

— Tiens, tu l'as mérité.

Nihal le fit tourner plusieurs fois dans ses mains, le soupesant et en éprouvant le fil sur ses doigts. Elle dissimulait à grand-peine qu'elle était folle de joie : sa première arme !

— Mais, souviens-toi, ajouta son père, ne fais jamais le fanfaron devant un ennemi vaincu. C'est une grande faute de goût.

Nihal lui répondit avec un regard malicieux :

— Merci, l'Ancien.

Elle était assez maligne pour savoir quand il la laissait gagner...